

Mes forêts d'Hélène Dorion *

ou

l'improbable et merveilleuse rencontre
de la jeunesse et de la poésie contemporaine

Sébastien Souhaité

C'est au printemps 2023 que mes collègues professeurs de Lettres au lycée Jean Vi-lar de Meaux et moi-même avons appris ce qui constituait pour nous un événement : le recueil *Mes forêts* d'Hélène Dorion était inscrit au programme du baccalauréat de français. Pour la première fois depuis qu'existe l'examen, des milliers d'élèves allaient avoir la chance d'étudier l'œuvre d'un auteur vivant, femme et poète qui plus est. Nous allions pouvoir montrer à nos classes que la poésie est bien vivante et plus que jamais nécessaire. Surtout, ce serait l'occasion d'expliquer qu'elle est autre chose qu'un genre littéraire confit dans des règles de versification perçues comme suran-nées et souvent synonymes d'ennui – genre appartenant tout entier au passé, consti-tué d'œuvres certes merveilleuses mais écrites par des écrivains ayant tous en com-mun d'être morts. La poésie allait enfin pouvoir se conjuguer et s'enseigner au pré-sent un peu partout dans les lycées de France.

Le jeudi 9 mars 2023, nous nous sommes rendus à la Maison de la poésie où la poète présentait son recueil. À l'issue de cette belle rencontre animée par Nicolas Dutent, nous avons fait part à Hélène Dorion du choix que l'ensemble de l'équipe de Lettres du lycée avait fait d'étudier son livre plutôt que les *Cahiers de Douai* d'Arthur Rimbaud ou *La rage de l'expression* de Francis Ponge, et nous l'avons invitée à venir à Meaux l'année scolaire suivante, afin d'échanger avec les quelque cinq cents élèves de première de notre établissement qui allaient lire son œuvre. Et c'est ainsi qu'au mois de novembre 2023 a eu lieu la rencontre qui certainement restera gravée dans la mémoire des lycéens meltois. L'aisance de la poète face à cette jeune assemblée, sa capacité à délivrer un discours clair et accessible à des lecteurs adolescents *a priori* plutôt étrangers à toute forme de préoccupation littéraire, son désir patent de parta-ger sa conception de l'écriture poétique et l'urgence que celle-ci suppose, ont eu tôt fait de vaincre d'éventuelles résistances et de susciter l'intérêt de tous. Bien épaulée par son éditeur Bruno Doucey qui l'avait pour l'occasion accompagnée, Hélène Do-riorion a su montrer à nos élèves que l'expérience esthétique que suppose le poème peut suffire à combler le vide menaçant nos existences et à apprivoiser l'essentielle intranquillité qui caractérise l'être humain. Au-delà de cette rencontre marquante, il suffit d'ouvrir le livre pour comprendre en quoi le recueil *Mes forêts* constitue pour de jeunes lecteurs une voie d'accès extraordinaire à la poésie contemporaine.

* Références des citations. MF : Hélène Dorion, *Mes forêts* (Bruno Doucey, 2021) ; SAT : Hélène Dorion, *Sous l'arche du temps* (TYPO, 2013).

Comme toutes les œuvres précédentes d'Hélène Dorion, *Mes forêts* doit être considéré davantage comme un *livre* que comme un *recueil*. L'auteure elle-même affirme « *préfère[r] l'idée du livre dans lequel se retrouvent, à des degrés divers, à la fois les aspects narratifs, poétiques et réflexifs qui font partie de [son] questionnement* » (SAT, p109). Même s'il reste loisible d'ouvrir l'œuvre au hasard pour y lire tel ou tel poème, l'ouvrage nous propose bien autre chose qu'un ensemble de textes qui seraient rassemblés ou *recueillis* sans réelle perspective. Au gré des quatre parties qui composent le livre ("L'écorce incertaine", "Une chute de galets", "L'onde du chaos" et "Le bruissement du temps"), se dessine une trajectoire, un *chemin* – thème récurrent dans l'œuvre de la poète – qui nous amène à explorer l'espace et le temps pour tenter de mettre en relation notre intériorité et l'univers dans lequel nous évoluons. Si le monde constitué de *détails* dont l'auteure fait une sorte d'inventaire au début du livre apparaît de prime abord comme un *chaosmos* en proie à la fragmentation et menacé par de multiples périls, il trouve peu à peu une unité et surtout un sens lorsque l'histoire – la petite comme la grande – lui offre un point de fuite vers quoi tendre, un horizon qui ouvre le regard et fait naître l'espoir. C'est Chronos qui nous permet de comprendre, à l'aide des mots du poème, qu'il y eut un commencement, qu'il y aura une fin et que « *le temps jamais ne s'arrête* » (MF, p.112). Si l'œuvre ne se présente évidemment pas comme un récit, elle porte cependant la marque du temps. Temps particulier, circulaire comme celui des saisons, et qui s'affirme au fil des pages comme une matière ductile où se conjuguent le vertige de l'éternité et la beauté propre à l'éphémère sans cesse renouvelé qui la constitue. Nos élèves, qui font à l'adolescence l'expérience parfois violente d'une temporalité où se jouent métamorphoses et bouleversements de l'identité, sont sensibles à ces poèmes qui leur donnent l'occasion de se poser un instant « *sur la branche du présent* » (MF, p.113) afin d'écouter l'étrange murmure de la nature. « *Mes forêts sont de longues traînées de temps / elles sont des aiguilles qui percent la terre / déchirent le ciel / [...] / mes forêts sont mes espoirs debout / un feu de brindilles / et de mots que les ombres font craquer / dans le reflet figé de la pluie // mes forêts / sont des nuit très hautes* », écrit la poète à l'orée du recueil.

Les forêts d'Hélène Dorion sont des forêts réelles : celles, immenses, qu'elle arpente dans les Laurentides québécoises, au nord de Montréal ; mais ce sont aussi les forêts intérieures que nous portons en nous et dans lesquelles nous cherchons à nous frayer une voie. Elles sont à la croisée de tous les chemins métaphoriques, et c'est là leur force. Via la figure de l'anaphore, elles explorent inlassablement, vers après vers, le sillon des émerveillements, mais aussi des inquiétudes et des questions existentielles qui traversent nos vies, « *nos questions d'enfants / jamais réparées* », comme le dit la poète (MF, p.28). Ainsi Hélène Dorion aborde dans ses

textes le thème pour elle séminal de la *faille*, celle que nous portons en nous et dont seule la reconnaissance nous permet de grandir et de façonner notre identité : « *Le poème travaille au centre de ce sentiment où force et fragilité s'interpellent, et creuse ainsi en des profondeurs toujours incon nues* », avertit l'auteure (SAT, p158). Ces propos ne peuvent que résonner pour des adolescents qui ont souvent maille à partir avec leur « *moi-peau* », pour reprendre la formule si parlante de Didier Anzieu. Vivre, grandir, affronter l'avenir plus que jamais incertain : il n'est pas simple d'avoir quinze ans. Les images qui informent les poèmes de *Mes forêts* sont un baume pour les vulnérabilités de l'adolescence, un viatique pour affronter l'obscurité des peurs que suscite la perspective d'entrer peu à peu dans l'âge adulte. Comme l'écrit la poète, en effet, « [i]l souffle mille voix de vent / sur la montagne que traversent / des marées tant d'aubes / un silence de fin de jour / quand s'amorce la descente / vers soi // au-dessus du vide / flotte un ciel / qui n'ignore pas sa fragilité » (MF, p.59).

La conception de l'écriture qu'Hélène Dorion met en œuvre fait par ailleurs du texte poétique un lieu où se réconcilient les contraires (le fini et l'infini, le haut et le bas, l'obscurité et la lumière, le mouvement du temps qui passe et l'immobilité de l'instant...). « *Dans cet espace*, écrit l'auteure, *œuvre le poème, petit édifice de langage dédié à lier le plus petit et le plus grand, à retourner en tous sens ces questions : Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?* » (SAT, p.18). Trouve ainsi à s'exprimer la dimension antithétique de la condition humaine en butte à l'absurde, à l'absence de sens. Nos élèves ont tous vécu le confinement des années 2019 et 2020, période de repli sur soi où chacun a été confronté à l'abîme de la solitude et de l'isolement. Ce n'est pas rien pour ceux qui ont la chance d'étudier *Mes forêts* que l'auteure du livre soit leur contemporaine. L'œuvre en effet les touche et leur parle car la poète et ses jeunes lecteurs ont en commun les éléments historiques – au sens le plus large du terme – qui contribuent à élaborer la grammaire de nos psychés. Le livre tout entier est informé, explicitement ou implicitement, par les événements qui structurent nos imaginaires d'êtres humains vivant au XXI^e siècle (Auschwitz, la bombe atomique, les premiers pas de l'homme sur la lune, l'assassinat de John F. Kennedy, l'effondrement des tours du World Trade Center, l'épidémie de la Covid 19...), par les découvertes scientifiques aussi, et les avancées technologiques qui fondent ce qu'on appelle la modernité (la physique quantique, la double hélice de l'ADN, les ordinateurs et autres écrans qui rythment nos vies, « *facebookinstagrammtwitter* » (MF p.53)...), par les inquiétudes enfin qui sont les nôtres aujourd'hui (le changement climatique, la destruction de la nature...) ; bref, par tout ce qui constitue « *le bruit du monde* » (MF, p.47). Quelle découverte pour les adolescents qui entrent dans l'œuvre de comprendre que la poésie offre un moyen d'affronter la dureté de l'existence, la noirceur de notre temps « *de foudre*

et de lambeaux / d'arbres abattus / au-dedans de soi » (MF, p.69) ! Et quel motif d'espoir pour eux d'entrevoir les possibles qu'ouvre le poème et de faire l'expérience d'une écriture qui restaure en nous, par les sentiers qu'elle ouvre dans l'obscurité de l'être, l'humanité vacillante ; « *le texte poétique doit rejoindre l'humain* », écrit l'auteure (SAT, p.33), qui voit dans le poème « *un espace de langage où se constitue l'être* » (SAT, p.150).

La dimension éco-poétique du livre – ce sera là le dernier point que j'aborderai – est à cet égard essentielle : elle répond aux préoccupations ô combien légitimes de la jeunesse. Hélène Dorion invite en effet ses lecteurs à reconsidérer le lien que nous entretenons avec la nature et la place que nous y occupons. Il importe selon elle d'accueillir les paysages qui s'offrent à nos regards, de faire communiquer le « *landscape* » extérieur et l'« *inscape* » que nous portons en nous (SAT, p.82), et surtout de prêter une attention renouvelée – une attention véritable – à l'univers dans lequel nous évoluons. C'est ainsi que l'écriture doit être, dit-elle, « *une invitation à habiter davantage le monde, à entrer dans une 'pure présence'* » (SAT, p.81). À rebours de toute conception mimétique du texte littéraire, peuvent alors se confondre la nature et le poème qui s'en fait humblement l'écho : « *un remous de fourmis / sur la pierre / pèse un poids de lettres / et de mots inconnus* » (MF, p.38). Comment mieux dire que la poésie se doit de pénétrer, fût-ce par effraction, dans notre monde troublé, afin de faire entendre sa voix et de nous offrir le refuge de « *la maison noire des mots* » qui la constituent (MF, p.64) ?

Il y a quelques jours, une collègue me racontait, sourire en coin, qu'elle avait surpris certains des élèves que j'avais en cours l'année passée en train de s'insulter. « Ils se traitaient d'arbres », me disait-elle... et moi d'imaginer Youssef, Emma, Elya ou Alexandre s'invectivant : « Espèce de méléze ! », « Platane toi-même ! ». Lorsqu'il m'arrive de les croiser dans les couloirs du lycée, certains m'apostrophent : « *Mes forêts, Monsieur, Mes forêts !* », « Vous avez des nouvelles d'Hélène ? ». Les murs du bâtiment me paraissent alors soudain moins gris. Je vois des forêts partout. Je vois de l'espoir.

S. S.

*